

soit la raison, ses artistes n'égalèrent pas ses écrivains, et l'Inquisition, les universités éloignèrent toujours de son sein les connaissances utiles, y perpétuèrent, à sa perte et à sa honte, les erreurs les plus grossières des temps les plus barbares.

Les expéditions de Charles VIII, de Louis XII, de François I^{er} au-delà des Alpes, valurent à la France quelques semences d'une assez bonne littérature. Ces germes de lumière furent malheureusement noyés dans les torrens de sang que firent verser les querelles théologiques. On les recueillit, pour ainsi dire, dans le carnage, et le temps vint où ils devaient éclore, fructifier, acquérir même une maturité qu'ils n'avaient pas eue depuis les beaux siècles d'Alexandre et d'Auguste.

Les auteurs distingués des nations alors éclairées étaient accusés ou d'affectation, ou d'exagération, ou de confusion. On leur reprochait généralement de s'être écarté des grands principes, et d'avoir pris trop souvent la manière pour le beau. Aucune de ces taches ne ternit les ouvrages immortels qui illustrèrent le règne de Louis XIV. Un goût sévère présida à ces grandes compositions. Toutes, sans en excepter celles qui roulaient sur des matières d'érudition ou de philosophie, portèrent l'empreinte d'une élégance et d'une noblesse soutenues. Elles devinrent des modèles de décence, de grâce, d'ordre et de précision.

Ainsi qu'en Italie, on vit en France le génie s'emparer à la fois de toutes les facultés de l'homme.

Il respira dans le marbre et sur la toile, dans les édifices et les jardins publics comme dans l'éloquence et la poésie. Tout lui fut soumis, et les arts ingénieux qui dépendent de la main, et ceux qui sont uniquement du domaine de la pensée. Tout sentit son empreinte. Les couleurs visibles de la nature vinrent animer les ouvrages de l'imagination, et les passions humaines vivifièrent les dessins du crayon. L'homme donna de l'esprit à la matière, et du corps à l'esprit. Mais, qu'on l'observe bien, ce fut dans un moment où l'amour de la gloire échauffait une nation grande et puissante par la situation et l'étendue de son empire. L'honneur, qui l'élevait à ses propres yeux, qui la caractérisait alors aux yeux de toute l'Europe, l'honneur était son âme, son instinct, et lui tenait lieu de cette liberté qui avait créé tous les arts du génie dans les républiques d'Athènes et de Rome, qui les avait fait revivre dans celle de Florence, qui les forçait de germer sur les bords nébuleux et froids de la Tamise.

L'exercice de la raison et de la liberté, qui de tout temps enfanta tant d'hommes singuliers en Angleterre, devait y produire et y produisit des écrivains qui ne ressemblaient en rien à ceux des autres nations. Ils se frayèrent souvent des routes nouvelles; mais leurs hardiesses ne furent pas toujours heureuses. Long-temps on les vit confondre le naturel avec le trivial, et mêler aux idées les plus sublimes les images les plus dégoûtantes.

Ce ne fut que tard que leur goût égala leur génie ; et alors rien ne surpassa , n'égala peut-être leurs compositions. Quelques branches de littérature qu'ils avaient trop négligées les occupèrent à cette époque ; et ils s'y élevèrent à la même hauteur à laquelle ils étaient parvenus dans les sciences exactes. C'est à acclimater les beaux-arts dans leur île, avec les encouragemens qui leur sont propres, que les Anglais travaillent maintenant. Et les succès qu'ils ont eus sont les garans assurés de ceux qui les attendent.

Lorsque les muses exilées de l'Orient se réfugièrent dans notre Occident, l'Allemagne était dans l'anarchie. Des troubles intérieurs, des guerres étrangères troublèrent depuis sans interruption cette vaste contrée. Cependant le bruit des armes ne fut pas le seul ni peut-être le plus grand obstacle à la renaissance, au progrès des lumières. La noblesse dédaignait les lettres. Ceux qui par état auraient dû les cultiver languissaient dans l'obscurité et dans la misère. Il n'y avait ni honneur, ni récompense, ni encouragement pour aucun talent. Aussi les efforts de la nation se bornaient-ils à compiler laborieusement les opinions, bonnes ou mauvaises des anciens et des modernes ; à décider par des autorités accumulées sans choix les questions qui n'auraient dû être soumises qu'au raisonnement ; à entasser volumes sur volumes pour éclaircir des questions d'état et de droit public qu'on embrouillait de jour en jour

davantage. Peut-être aucune production d'une région si fertile en bons esprits n'avait-elle jamais franchi ses frontières.

Vers l'an 1685 la France repoussa de son sein les calvinistes. Un grand nombre d'entre eux portèrent leur industrie en Allemagne. Les plus éclairés s'insinuèrent dans les cours ou chez les grands, et y firent aimer leur politesse, la douceur de leurs mœurs et leurs connaissances. La régénération des beaux-arts et des belles-lettres devait arriver, ce semble, à cette époque remarquable. Il n'en fut pas ainsi. Tout ce qui avait de la naissance, du crédit ou des prétentions, se passionna exclusivement pour la langue, pour le goût, pour les productions qu'on leur apportait. A l'oubli où étaient restés jusqu'alors les écrivains nationaux se joignit un mépris marqué.

Un dédain si éclatant jeta les Allemands dans un découragement qui dura plus d'un demi-siècle. Ils sont à la fin sortis de ce long assoupissement, et ont produit plus d'ouvrages originaux qu'aucun peuple n'en avait peut-être jamais enfanté dans le même espace de temps. Les sages formés à l'école des grands maîtres désireraient souvent dans ces productions une meilleure ordonnance, un plus beau choix de nature, moins d'abondance, plus d'atticisme ou plus de grâce ; mais pouvait-on attendre cette perfection d'auteurs vieillissés ou nourris dans la poussière d'un collège, et entièrement séparés du monde ? Ce qui

peut manquer de goût à la plupart d'entre eux, ils l'acquerront près des souverains qui les ont rapprochés d'eux par des places honorables dans la société, où ils commencent à être accueillis. Si la privation d'un centre commun, d'une espèce de métropole doit leur donner quelque désavantage, cet inconvénient sera plus que compensé par une manière de penser et d'écrire franche, fière, indépendante, qui se trouve rarement dans les empires où tous les talens sont réunis dans la même cité.

Ce ne fut pas dans un idiome qui leur fut propre que les nations dont on vient de parler essayèrent d'abord les facultés de leur imagination, de leur cœur, ou de leur raison. Les Romains, qui, comme les Grecs, connaissaient l'influence du dialecte sur les mœurs, avaient recherché à étendre le leur avec leurs armes; et ils étaient parvenus à le faire adopter partout où ils avaient établi leur domination. A l'exception de quelques hommes obscurs qui s'étaient réfugiés dans les montagnes inaccessibles, l'Europe presque entière parlait latin. Mais l'invasion des barbares ne tarda pas à le dénaturer. Aux sons tendres et harmonieux d'un idiome poli par le génie et par des organes délicats ces peuples guerriers et chasseurs mêlèrent les accens rudes, les expressions grossières qu'ils apportaient de leurs sombres forêts, de leur âpre climat. Bientôt il y eut autant de jargons divers qu'il y avait de gouvernemens. A la

renaissance des lettres, ces jargons devaient prendre naturellement un ton plus élevé, une prononciation plus agréable. Cette amélioration ne se fit que très-lentement, parce que tous ceux qui se sentaient quelque talent pour écrire, dédaignant un langage sans grâce, sans force, sans aménité, employèrent bien ou mal dans leurs productions le langage des anciens Romains.

Ce furent les Italiens qui secouèrent les premiers ce joug humiliant. Leur langue, avec du son, de l'accent et du nombre, a pris tous les caractères de la poésie et tous les charmes de la musique. Ces deux arts l'ont consacrée aux délices de l'harmonie, comme son plus doux organe.

La langue espagnole est grave, noble, et mesurée. Ces brillans avantages lui donnèrent autrefois un grand éclat. Les exagérations, les bizarreries, les extravagances qui s'emparèrent de toutes ses compositions le lui firent perdre. Qu'elle retrouve des écrivains tels que Cervantes et Mariana, et elle s'élèvera de nouveau aux grandes idées, aux sublimes vérités où l'appelle la fierté naturelle du peuple qui la parle.

La langue française règne dans la prose. Si ce n'est pas le langage des dieux, c'est celui de la raison et de la vérité. La prose parle surtout à l'esprit dans la philosophie, l'étude constante de ces âmes privilégiées de la nature qui semblent placées entre les rois et les peuples pour instruire et

diriger les hommes. Dans un temps où la liberté n'a plus de tribunes ni d'amphithéâtres pour agiter de vastes assemblées, une langue qui se multiplie dans les livres, qui se fait lire chez toutes les nations, qui sert d'interprète commun à toutes les autres langues, et d'instrumens à toutes sortes d'idées; une langue anoblie, épurée, adoucie, et surtout fixée par le génie des écrivains et la politesse des courtisans, devient enfin universelle et dominante.

Voulez-vous de l'énergie, de l'audace, de l'enthousiasme, lisez les poètes de la Grande-Bretagne. Cherchez-vous des idées lumineuses, fortes et profondes, méditez ses prosateurs. Le caractère méditatif et pourtant impétueux de la nation est imprimé dans ses écrits, toujours plus abondans en choses qu'en paroles. Entre les peuples modernes, les Anglais sont les seuls qui aient dit, les seuls qui aient pu dire *la majesté du peuple*; et ce mot consacre une langue.

L'Europe crut long-temps l'idiome allemand rude, pauvre, confus, incapable de consacrer les productions de l'esprit. Ce préjugé des étrangers était passé aux nationaux eux-mêmes, qui ne le croyaient propre qu'à exprimer les besoins les plus ordinaires de la vie. A la fin des génies hardis firent d'heureux efforts pour le polir; et ils prouvèrent qu'une langue, quelle que soit son imperfection originaire, parvient à tout rendre, quand la nature forme des hommes capables de

la soumettre à leurs pensées. Par leurs travaux, elle a acquis ce qui pouvait lui manquer de clarté, d'élégance, de précision, d'harmonie et de noblesse. L'étude en deviendra plus familière aux peuples éclairés, lorsque les caractères gothiques cesseront d'être employés dans l'impression de ses ouvrages.

Les langues ne pouvaient se cultiver et se polir jusqu'à un certain degré sans que les arts de toute espèce ne suivissent ce degré de perfection. Aussi leurs monumens sont-ils tellement multipliés en Europe, que la barbarie des siècles et des peuples à venir aura de la peine à les détruire entièrement.

Cependant, comme l'espèce humaine n'est qu'une matière de fermentations et de révolutions, il ne faut qu'un génie ardent, un enthousiaste, pour mettre de nouveau la terre en combustion. Les peuples de l'orient ou du nord, soumis au despotisme, sont encore tout prêts à répandre leurs ténèbres et leurs chaînes dans toute l'Europe. Ne suffirait-il pas d'une irruption des Turcs ou des Africains en Italie pour y renverser les temples et les palais, pour y confondre dans une ruine générale les idoles de la religion avec les chefs-d'œuvre des arts? Et nous aurions d'autant moins de courage pour défendre ces ouvrages de notre luxe que nous y sommes plus attachés. Une ville qui a coûté deux siècles à décorer est brûlée et saccagée en un jour. Un Tartare bri-

sera peut-être d'un seul coup de hache cette statue de Voltaire que Pigalle n'aura pas achevée en dix ans; et nous travaillons encore pour l'immortalité, vains atomes poussés les uns par les autres dans la nuit d'où nous venons! Peuples, artistes ou soldats, qu'êtes-vous entre les mains de la nature, que le jouet de ses lois, destinés tour à tour à mettre de la poussière en œuvre, et cette œuvre en poussière?

Mais c'est par les arts que l'homme jouit de son existence, et qu'il se survit à lui-même. Les siècles d'ignorance ne sortent jamais du néant. Il n'en reste pas plus de trace après qu'avant leur époque. On ne peut dire le lieu et le temps où ils s'écoulèrent, ni graver sur la terre d'un peuple barbare, c'est ici qu'il fut, puisqu'il ne laisse pas même des ruines pour annales. L'invention seule donne à l'homme de la puissance sur la matière et sur le temps. Le génie d'Homère a rendu les caractères de la langue grecque ineffaçables. L'harmonie et la raison ont mis l'éloquence de Cicéron au-dessus de tous les orateurs sacrés. Les pontifes eux-mêmes, amollis, éclairés par la lumière et le charme des arts, en les admirant et les protégeant, ont aidé l'esprit humain à briser les chaînes de la superstition. Le commerce a hâté les progrès de l'art par le luxe des richesses. Tous les efforts de l'esprit et de la main se sont réunis pour embellir et perfectionner la condition de l'espèce humaine. L'industrie et l'invention, avec les jouis-

sances du Nouveau-Monde, ont pénétré jusqu'au cercle polaire, et les beaux-arts tâchent de forcer la nature à Pétersbourg.

Les orateurs, les poètes, les historiens, les peintres, les statuaires, sont faits pour être les amis des grands hommes. Hérauts de leur renommée pendant qu'ils vivent, ils en sont les conservateurs éternels quand ils ne sont plus. En les portant à l'immortalité ils y vont eux-mêmes. C'est par les uns et par les autres que les nations se distinguent entre les nations contemporaines. Après les avoir illustrées, les arts les enrichissent encore quand elles sont devenues indigentes. C'est Rome l'ancienne qui nourrit aujourd'hui la moderne Rome. Peuples qu'ils honorent dans le présent et dans l'avenir, honorez-les, si vous n'êtes pas des ingrats. Vous passerez, mais leurs productions ne passeront pas. Le flambeau qui vous éclaire, le génie s'éteindra parmi vous, si vous le négligez; et, après avoir marché pendant quelques siècles dans les ténèbres, vous tomberez dans l'abîme de l'oubli qui a englouti tant de nations qui vous ont précédés, non parce qu'elles ont manqué de vertus, mais d'une voix sacrée qui les célébra.

Gardez-vous surtout d'ajouter la persécution à l'indifférence. C'est bien assez qu'un écrivain brave le ressentiment du magistrat intolérant, du prêtre fanatique, du grand seigneur ombrageux, de toutes les conditions entêtées de leurs préro-

gatives, sans être encore exposé aux sévérités du gouvernement. Infliger au philosophe une peine infamante et capitale, c'est le condamner à la pusillanimité ou au silence ; c'est étouffer le génie ou le bannir ; c'est arrêter l'instruction nationale et le progrès des lumières.

Ces réflexions sont, dira-t-on, d'un homme qui a bien résolu de parler sans ménagement des personnes et des choses ; des personnes, à qui l'on n'ose guère s'adresser avec franchise ; des choses, sur lesquelles un écrivain doué d'un peu de sens ne pense ni ne s'exprime comme le vulgaire, et qui ne serait pas fâché d'échapper à la proscription. Cela se peut ; et quel mal y aurait-il à cela ? Cependant, quoi qu'il en puisse arriver, jamais je ne trahirai l'honorable cause de la liberté. Si je n'en recueillais que des malheurs, ce que je ne crois ni ne redoute, tant pis pour l'auteur de mon infortune. Pour un instant de ma durée dont il aurait disposé avec injustice et avec violence, il resterait détesté pendant sa vie. Son nom passerait aux siècles à venir couvert d'ignominie ; et cette sentence cruelle serait indépendante du peu de valeur, du peu de mérite de mes productions.

XIII.
Philosophie.

Les arts utiles naissent des besoins mêmes de la société dans l'enfance de l'esprit humain. Les lettres sont les fruits de sa jeunesse. Filles de l'imagination qui aime la parure, elles ornent tout ce qu'elles touchent. Quand on s'est long-temps exercé sur les plaisirs des sens, la raison vient

avec la maturité des empires donner aux nations une certaine gravité. C'est l'âge des sciences exactes.

Aucun monument ne nous instruit de l'état où étaient ces connaissances dans les siècles les plus reculés. Il est raisonnable de penser qu'elles n'existaient pas encore, ou qu'elles se réduisaient à fort peu de chose. A cette époque il n'y avait point de lois, ou il n'y en avait que d'extrêmement imparfaites. Or, c'est uniquement des lois que peut naître la sécurité, qui engendre la curiosité, mère de la science.

Tout ce qu'il était permis de savoir alors en philosophie était regardé comme partie de la religion, dont les prêtres étaient partout les seuls dépositaires. Ils enveloppaient leur doctrine de symboles et d'allégories pour la rendre plus incompréhensible et plus vénérable aux peuples. Si, par une faveur particulière, ils initiaient quelque étranger à leurs mystères, c'était toujours sous la condition formelle du secret le plus inviolable.

Ces hommes si révéérés, et auxquels on accordait une foi entière, eussent-ils été tous laborieux et tous intelligens, ils n'auraient encore que peu avancé les lumières. Ce n'est que lorsqu'un grand nombre d'individus ont tourné leurs méditations vers le même objet, ce n'est que lorsqu'ils l'ont envisagé sous toutes les faces qu'il parvient à être connu.